

Rachida Madani

Excerpts from *Blessures Au Vent* Paris : La Difference

Le soleil était à portée de main
du temps où j'avais un ciel
mais je marchais à l'ombre
et mon enfance avait la fraîcheur
d'une vitre cassée
harpnant des après-midi de peste
depuis je demeure

poète des mauvais jours
et
mauvais poète.

P. 12-13

Je leur laisse le point
la virgule
toute la punctuation
et le savoir-faire
depuis longtemps je ne m'étonne plus
ne m'interroge plus
ne m'arrête plus

je ne suis plus poète
que je ne suis l'oasis et la biche
dont tu rêves
Pèlerin mon vieux frère.

Mes mots sont devenus livides
sur la voie lactée de tes fantasmes
cité insomniaque
où je perds mon nom.
Et que je rase tes murs
mon délire conjugué à tes fontaines
ma bouche à tes bouches d'égout
où je vomis les détritrus
d'un poème avorté
par où monte jusqu'au ciel
le cri décompose de mes entrailles
le seul cri spontané
de la femme détruite
vidée d'elle-même
agonisante.

Femme
je n'ai pas fini de rêver mon enfance
ni de lever chaque étoile
sur le sentier de l'attente
sentinelles veillant mes cimetières
où je m'assois sans compter
mes tombes
sans rien dire
guettant ton retour
Pèlerin mon vieux frère.

p. 14

Par un soleil éclaté

ô Vincent

je perds plus qu'une Oreille

et vidée de mes visions

d'eau fraîche et de nacre

ruinée jusqu'à scander un vieux refrain

où il n'est plus question d'être

je prophétise nue

cou creusant l'aride

dans le manque capital du cri.

p. 15.

Partir ainsi désarmée

quand le vent se lève !

Nous sommes deux ô Don Quichotte

à n'être plus que déchirés

et comme toi

pauvre justicier

j'ai toujours

moins de bras

que le Moulin.

p. 16

Ne pourra me chanter qu'un mauvais poète
je n'ai ni soleil dans les yeux
ni vagues dans la chevelure
pas même un parfum
exotique à hauteur d'aisselle,
je vais livide et vieillie
je vais rasant là où il fait gris
sur les murs.

Solitude de pierre et de mousse
j'ai désappris le langage des cités
d'émeraudes

je suis Shahrazade
à demi folle sur un minaret au ras du sol
contant aux décombres
mon dernier conte
avant l'aube écarlate
don't ma poitrine s'encombre.

p. 17

Lorsque tu es née ma sirène
le soleil s'est posé sur le bord

de ma fenêtre.

Je t'aime d'être si belle

de n'avoir ni mes yeux

ni mes mains

je t'aime

citoyenne des océans nocturnes

qui me ramène de loin.

p. 18

Tu n'es pas venu au monde

pour voir tes os blanchir

dans les eaux blanches

d'un Bou-reg-reg

ni pour contempler ton ombre décroître

sur les routes de détresse.

Prends feu à ma voix, frère

je détiens le privilège heureux

de semer l'orage.

Lève-toi et crie la nuit

si tu ose

soulève-la au-dessus de ta tête branlante

et jette-la au sol

si tu ose

la nuit casse comme du verre !

puis laisse parler ton kif

tu as le bouquet prophétique

quand tu chantes les catastrophes...

Lève-toi frère

chaque soleil couché

est un homme mort.

p.19

Viens cache-toi là

juste derrière mon coeur

tu y verras à travers

la vie aux longues dents.

Pourquoi le soleil est si petit

dis-tu avec tes mots d'enfant

pourquoi n'y en a-t-il pas

pour tout le monde?

pourquoi le ciel est si bas

que mes jouets s'y pendent ?

Pourquoi cette pluie de boue, de foetus

et d'amants désemparés sur la ville ?

Ces femmes qui ne violent plus

que leur nombre

allongées jusqu'à l'autre

pour un verre, un rêve,

un mégot ?

Pourquoi cette dame si jeune

Nous étions trente
dans une classe d'Histoire
nous étions poètes, artistes
nous étions déjà hommes
déjà femmes
c'est pourquoi au tableau noir
nous pendions Mussolini

Von Hindenburg
et le vieux prof d'Histoire

et nous chantions
nous chantions
nous chantions

Victoire.

Passent dans mes yeux
les corbillards que tu n'as pas pu suivre.
Mimoun le comédien des fêtes
de fin d'année
est devenue flic
il salue Mussolini
salue Hitler
salue Von Hindenburg
et le vieux prof d'Histoire.
Ne pleure pas vieux frère
sur les corbillards que tu n'as pas pu suivre.

Nous ne sommes plus trente
Hazlim notre poète
a jeté au feu sa pauvre tête aveugle
s'entoure de petits chiens et hurle aux hommes
à la pleine lune
un grand chant d'amour et de
rancune.

Ne pleure pas vieux frère
sur les corbillards que tu n'as pas pu suivre.

Nous ne sommes plus trente
Fatima grand clown amer
n'était pas belle, t'en souviens-tu ?
Son mari s'en est rendu compte
depuis aux pieds d'un juge
elle se suicide
avec de grands éclats de rire.

Ne pleure pas vieux frère
sur les corbillards que tu n'as pas pu suivre.

Nous ne sommes plus trente
l'Autre
notre soeur de bidonvilles
notre eau vive
la source fraîche de nos soifs
a fermé sur le monde

ses longs cils noir
morte de faim dans sa cellule.
Retiens tes larmes vieux frère
sur ce corbillard que tu n'as pas pu suivre.

Mais nous sommes bien plus
que trente
et je suis là,
dans ta cellule là, assise là dans un coin
depuis cinq ans là,
vieux frère

pâle et taciturne
tu me regardes
et dans tes yeux passent
des hommes brûlant les corbillards
brûlant mussolini
brûlant hitler
brûlant von hindenburg
pour refaire
l'Histoire.

p. 24 - 25

Même si tu n'étais pas de ceux
qui chantent
tu étais mon frère de désespoir.

Poussiéreux, nomade et sans âge
tu avais bu à la meme chevre amère
et tu me disais :
 “ Ta voix est trop nue femme
 ta chanson trop frêle
 pour scander mon désespoir
 prends ta colère à deux mains
 et frappe.”

Le vent pousse les dunes
et le temps passé
ah, ces chansons matinales
entre les amandiers verts et roses
les chèvres et les rires
comme le sable était doux
et le monde malleable !

Mais le vent pousse les dunes
et le temps passé
tu es plus que jamais mon frère
 de désespoir
ainsi démoli, piégé et sans mot
 de passé.

Tu bois à une chèvre plus amère
et tu m'écris :

 “ Le vent pousse les dunes
 et le temps passe

comme notre chameau
est patient mon désespoir.
chante ô femme.
Chante notre colère
aux amandiers sans fleurs,
que ta voix accroche les étoiles.
Chante sur la margelle
de chaque puits où meurent
les chèvres orphelines.
Le vent pousse les dunes
et je passé

Chante ô femme.”